

## LA THÉRAPIE PAR AFFINITÉS

OU

LE RETOUR D'UNE APPROCHE PSYCHODYNAMIQUE POUR LE TRAITEMENT DES AUTISTES.

PAR J-C MALEVAL<sup>1</sup>.

Résumé : La thérapie par affinités mise en œuvre par Owen Suskind rompt avec les approches éducatives aujourd'hui recommandées pour les autistes en déplaçant la dynamique du savoir. Dans cette thérapie, il n'est plus l'apanage de l'éducateur : il se déporte du côté du sujet. Par sa prise en compte de passions qui débordent la volonté, valorisées comme « affinités » et non plus décriées comme « obsessions », par son appui privilégié sur le savoir subjectif, et par son réglage sur la temporalité propre à l'enfant, la thérapie par affinités cesse d'être une méthode éducative. Il s'agit bel et bien du retour d'une méthode psychodynamique. Il est nécessaire de rapprocher le récit de Suskind, concernant la sortie de son fils du repli autistique, de quelques autres témoignages similaires, récemment portés à la connaissance du public dans la presse anglo-saxonne, ceux de Julia Romp ou de Kristine Barnett, pour comprendre les conditions qui permettent aujourd'hui le retour d'une approche psychodynamique. La plupart des autistes qui sont en mesure de relater une sortie subjectivée du repli autistique, et non pas seulement une adaptation sociale superficielle, témoignent d'un parcours qui passe par la complexification de leur bord, lieu de leurs affinités, produite par des mutations ou par des dérivations, allant parfois jusqu'à son effacement. Le nouage des apprentissages à la vie affective se produit pour l'autiste par un traitement du bord.

---

<sup>1</sup> Professeur émérite de psychologie clinique. Université Rennes 2. Place du recteur Henri Le Moal – CS 24307 – 35043 Rennes Cedex.

La thérapie par affinités mise en œuvre par Owen Suskind<sup>2</sup> apporte un souffle nouveau dans la prise en charge de l'autisme aujourd'hui dominée par la préconisation de méthodes d'apprentissage. Les tenants de ces dernières ont constaté que les autistes sont souvent attachés à ce qu'ils nomment des « obsessions ». Certains prônent de les combattre car ils feraient obstacles aux processus d'apprentissage. D'autres enseignent qu'il faut les tolérer, mais uniquement afin de les utiliser comme une récompense pour renforcer un comportement social approprié. Elles n'en restent pas moins désignées par un terme péjoratif, « obsessions », et considérées comme un trouble. Pour caractériser le même phénomène, certains cliniciens utilisent des notions plus valorisantes : intérêt spécifique ou îlot de compétence. Ils ne cessent pas pour autant de les considérer comme des bizarreries inhérentes au syndrome autistique. Un saut radical s'effectue donc en 2013 aux USA quand émerge un nouveau concept pour les désigner: les « affinités ». Il engage une approche plus positive des autistes, en se détachant de toute connotation à un handicap, et en utilisant un terme qui n'appartient pas au vocabulaire de la psychiatrie. Il incite à prendre en compte que les autistes, comme beaucoup de non autistes, ont parfois des passions, et qu'elles peuvent constituer un outil thérapeutique.

L'idée n'est pas nouvelle. Beaucoup d'autistes de haut niveau depuis une vingtaine d'années ont témoigné que leur insertion sociale s'était opérée en prenant appui sur leur intérêt spécifique. Alors pourquoi le terme « thérapie par affinités » émerge-t-il en 2013 sous la plume d'un thérapeute américain pour désigner un mode de traitement de l'autisme? Parmi de multiples raisons, deux semblent se dégager : un changement social dans le regard porté sur l'autisme, et une évolution inhérente aux traitements. L'étonnante augmentation de la prévalence de l'autisme, ainsi que la diffusion d'autobiographies d'autistes de haut niveau, contribuent à la montée d'une appréhension nouvelle de l'autisme, non plus conçu comme un handicap gravissime, mais comme « une autre intelligence » (Motttron), ou comme un autre mode de fonctionnement subjectif. D'autre part, l'évolution des grandes méthodes éducatives prônées pour améliorer les performances cognitives de l'autiste se caractérise par une prise en compte de plus en plus accentuée de leur vie affective. La thérapie par affinités se situe au terme de cette progression.

---

<sup>2</sup> Suskind R. *Life, Animated : A story of Sidekicks, Heroes and Autism*. Kingswell. California. 2014.

On sait que la plus ancienne de ces méthodes l'ABA, *l'Applied Behavior Analysis*, fut conçue à Los Angeles par Igor Lovaas dans les années 1970, tandis que la description de l'expérience originale fut publiée en 1987<sup>3</sup>. En conformité avec l'hypothèse méthodique du behaviourisme, elle considère le psychisme comme une boîte noire qu'elle ne cherche pas à ouvrir, de sorte qu'elle se situe au degré zéro de l'appréhension de la psychologie de l'autisme : ni la cognition, ni les affects, ni les pulsions ne sont prises en compte. La méthode ne cherche qu'à modifier les comportements par l'application de techniques d'apprentissage censées valoir pour tout être humain. « Ce processus pédagogique, affirme-t-on, est applicable à tous les âges et à toutes les populations [...] C'est simplement un bon enseignement »<sup>4</sup>. Une telle impasse radicale faite sur la cognition suscita des critiques qui donnèrent naissance à une tentative d'ouvrir la boîte noire.

Dans les années 1970, la méthode TEACCH est mise en œuvre en Caroline du Nord, par Schopler et Reichler, elle propose des stratégies éducatives non plus à tout faire, mais adaptées à la spécificité du fonctionnement des sujets autistes. L'enseignement est structuré par une planification minutieuse, par une détermination précise des différentes étapes, et par une décomposition minutieuse des tâches. À l'écoute des singularités cognitives des autistes, difficiles à totalement scinder des affects, les éducateurs qui se réfèrent à cette méthode se trouvent parfois conduit à s'interroger sur la vie affective, de sorte qu'ils peuvent devenir moins affirmatifs quant à la nécessité de couper l'enfant de son objet autistique et de ses conduites d'immuabilité. À l'encontre des tenants de la méthode ABA, un partisan de la méthode TEACCH peut affirmer : les autistes ont besoin de leurs stéréotypies et ils y ont droit.<sup>5</sup> Néanmoins la méthode ne convoque guère les affects qu'à la faveur de récompenses-punitions mobilisées pour renforcer ou inhiber certaines conduites.

Le programme développemental de Denver fait une avancée supplémentaire. Il a été initialement conçu en 1981 à l'Université du Colorado. Il associe des éléments éducatifs et comportementaux et s'adresse à des enfants de 2 à 6 ans. Il part du principe que le jeu est le premier support pour l'apprentissage des compétences sociales, émotionnelles,

---

<sup>3</sup> Lovaas O. I. Behaviorla treatment and normal educational and intellectual functioning in Young autistic children. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 1987, 55, pp. 3-9.

<sup>4</sup> Leaf R. McEachin J. *Autisme et A.B.A. : une pédagogie du progrès*. [1999] Pearson Education. Paris. 2006, p. 16.

<sup>5</sup> Peeters T. *L'autisme. De la compréhension à l'intervention*. Dunod. Paris. 1996, p. 191.

communicatives et cognitives pendant la petite enfance. Susciter des interactions chaleureuses, affectueuses et ludiques est au cœur de la prise en charge. Le rôle de l'adulte et le but des jeux varient en fonction des objectifs d'apprentissage<sup>6</sup>. Il apparaît dans cette approche une recherche de la motivation de l'enfant pour engager le processus d'apprentissage : s'il refuse la tâche qui lui est proposée, une autre lui est offerte. À l'instar des deux précédentes, la méthode privilégie le savoir technique de l'éducateur : les situations d'apprentissage restent préalablement déterminées : elles ne font place ni à l'inattendu, ni aux inventions du sujet, ni à ses éventuels intérêts spécifiques. Le programme de Denver cherche à prendre en compte la vie affective de l'autiste, mais il n'en saisit que les motivations conscientes, et il les utilise à des fins prédéterminées.

Les trois principales méthodes de traitement des autistes apparaissent dans la même période, quand l'opinion dominante aux USA commence à considérer que l'autisme relèverait moins de la psychiatrie que de l'éducation spécialisée, quand son appréhension psychanalytique est supplantée par des modèles issus des sciences cognitives. Autrement dit dans les années 1980 une rupture se produit avec les modèles psychodynamiques de l'autisme qui conduit à délaisser la prise en compte de la vie affective et pulsionnelle.

Il faut attendre une trentaine d'années pour que cette dimension fasse retour avec la thérapie par affinités. Elle ne cherche pas seulement sa dynamique dans les motivations conscientes, elle fait un pas de plus, et il est considérable, elle se fonde sur les passions, lesquelles s'imposent souvent avec une force telle au sujet qu'elles débordent parfois sa volonté. Dès lors la thérapie par affinités ouvre sur une dimension psychique inquiétante, celle où le sujet n'est pas totalement maître de lui-même. Ses fondateurs se gardent bien d'aller jusque là. Explorer cette piste serait dangereux pour la reconnaissance sociale et scientifique de leur découverte. Qu'il devienne possible de concevoir qu'un précurseur majeur de la thérapie par affinités ait été B. Bettelheim serait de nature à compromettre la réception de leur invention. Pourtant la cure de Joey relatée dans « La forteresse vide » en 1967 fut essentiellement orientée sur ses affinités. En se faisant docile à ses passions pour les machines et pour l'électricité, les éducateurs de l'Ecole orthogénique de Chicago lui permirent d'obtenir un diplôme d'électricien.

---

6 Baghdadli A. Noyer M. Aussilloux C. Interventions éducatives, pédagogiques et thérapeutiques proposées dans l'autisme. Ministère de la Santé. Juin 2007, p. 38.

La thérapie par affinités rompt encore sur un autre point majeur avec les approches éducatives aujourd'hui recommandées : elle déplace la dynamique du savoir. Celui-ci, dans cette thérapie, n'est plus l'apanage de l'éducateur : il se déporte du côté de l'autiste. Il ne s'agit plus de perfectionner les techniques de transmission d'un savoir ; mais de prendre appui sur un savoir que le sujet a déjà acquis de lui-même, puis de chercher à le développer. Ce savoir-là n'est déposé dans aucun Manuel, il se fonde en un choix du sujet.

Par sa prise en compte de passions qui débordent la volonté, par son appui privilégié sur le savoir subjectif, et par son réglage sur la temporalité propre à l'enfant, la thérapie par affinités cesse d'être une méthode éducative. Il s'agit bel et bien du retour d'une méthode psychodynamique. Elle est aujourd'hui acceptable parce qu'il s'agit d'une découverte empirique faite par un journaliste de renom, Ron Suskind, et par un psychologue, Dan Griffin, qui ne cherchent pas à en produire la théorie. Ils ont eu la prudence de la remettre entre les mains de scientifiques chargés de tester sa validité, voire de la connecter à quelque plasticité cérébrale. Avec ces derniers aucun risque de retour de la dimension psychodynamique. On sait qu'elle possède le fâcheux défaut de résister aux examens les plus perfectionnés du cerveau, de sorte qu'elle ne saurait accéder à la légitimité scientifique, selon l'idéologie actuellement dominante.

Outre les limites éprouvées par les approches éducatives dans le traitement des autistes, dont les meilleurs résultats, même mesurés avec des instruments favorables, attestent encore plus d'échecs que de réussites, outre la prudence des inventeurs de la thérapie par affinités à l'égard d'une approche conceptuelle de leur découverte, quelles sont les conditions qui permettent aujourd'hui le retour au premier plan d'une approche psychodynamique des autistes ?

Pour répondre à cette question, il est nécessaire de rapprocher le récit de Suskind, concernant la sortie de son fils du repliement autistique, de quelques autres témoignages similaires, récemment portés à la connaissance du public dans la presse anglo-saxonne : ceux de Julia Romp et de l'attachement passionné de son fils George pour le chat Ben, ou celui de Kristine Barnett qui a choisi de s'appuyer sur les diverses affinités de son fils, en particulier celle pour le déplacement de la lumière.

**George Romp.**

C'est en 2010 que la mère de George relate la spectaculaire sortie de son fils de l'enfermement autistique. Ils habitaient Londres, de sorte qu'avant ses 10 ans l'enfant avait eu l'occasion de consulter beaucoup de spécialistes. Ils avaient déployé d'immenses efforts pour l'aider, affirme sa mère, mais, souligne-t-elle, « ce fut Ben et personne d'autre qui changea sa vie pour toujours ». Quand il fit la connaissance de Ben, lors de l'été 2006, c'était un chat abandonné, malade, en piteux état. Cet état pitoyable constitua sans doute une des raisons pour lesquelles une étonnante rencontre s'opéra entre eux. George avait eu auparavant un lapin, mais celui-ci n'avait pas retenu longtemps son intérêt. Pourquoi n'en a-t-il pas été de même pour le chat ? Selon George, note sa mère, « le monde se divisait en deux : d'un côté, les gens qui agissaient si étrangement et étaient les vrais responsables des problèmes qu'on lui reprochait de causer et de l'autre ceux qui avaient besoin d'aide »<sup>7</sup>. Une telle division du monde est fréquente chez les enfants autistes, au-delà d'une certaine frontière, le monde est un chaos incompréhensible, en-deçà, ils évoluent dans un monde rassurant régi par des règles strictes. L'immutabilité de l'environnement immédiat est un traitement du chaos du monde extérieur. Dans le monde maîtrisé par George se tiennent des personnes qui ont besoin d'aide, lui-même bien sûr, mais aussi sa mère qui ne travaille pas et vit de l'aide sociale, ainsi que son seul ami, Lewis, un enfant handicapé. George, relate sa mère, était attiré par tout être dont il pensait qu'il avait besoin de son aide.

Un chat handicapé n'inquiétait pas George : ce trait le prédisposait à entrer dans son monde. Quand sa mère s'interrogea sur les raisons de l'étonnant engouement de son fils d'ordinaire si indifférent, elle fit la même hypothèse : « peut-être savait-il que cette pauvre bête avec son air d'orphelin pitoyable aurait bien du mal à se faire une place dans ce monde, un peu comme lui »<sup>8</sup>. Ben était à l'image de George ce qui le rendit particulièrement apte à prendre la place d'un double. Celui-ci n'est pas inquiétant pour l'autiste tant qu'il est prévisible et maîtrisable ; or Ben et George développèrent une relation qualifiée « de parfaitement harmonieuse ». Non seulement ils jouaient ensemble, à cache-cache et au trampoline, mais Ben suivait partout son maître ; quand l'enfant n'était pas à l'école, et il acceptait tout de lui, même quand il lui attrapait la queue ou lui malaxait les oreilles. Ben avait si bien trouvé place dans le monde sécurisé de George, organisé par les règles d'immutabilité, qu'il s'était intégré dans ses rituels. Il « semblait avoir compris à quel point ses habitudes étaient importantes pour George,

---

<sup>7</sup> Romp J. Mon ami Ben. Un chat sauve un enfant de l'autisme. [2010] J-C Gawsewitch. Paris. 2011, p. 104.

<sup>8</sup> Ibid., p. 14.

écrit sa mère, et il les a assimilées dès son arrivée chez nous »<sup>9</sup>. L'enfant et le chat s'entendirent si bien que chacun imita l'autre dans la mesure de ses possibilités, le chat joua à des jeux d'enfant, tandis que George faisait semblant d'être un chat.

La relation spéculaire s'affirma encore quand George n'hésita pas à faire parler Ben par sa propre bouche, lui prêtant ainsi ses idées. Pour communiquer avec celui-ci, George mit en place un procédé original de rétention de la voix : il ne parlait à Ben qu'avec une voix autre que sa voix ordinaire. Il s'adressait à lui, note sa mère, d'une « voix douce, chantante et haut perchée que je ne lui avais jamais entendue. Le ton qu'on utilise pour les enfants et les bébés, débordant d'affection, roucoulant de tendresse »<sup>10</sup>. Cette variété de « mamanaïs » ou « parler-bébé », George et sa mère le nommèrent le « parler-chat ». Il n'était pas angoissant pour l'enfant, car s'il y faisait don de sa voix, ce n'était pas de sa voix authentique, seule une voix de substitution, une voix de chat, y était engagée. Rien ne faisait obstacle à ce qu'il l'utilise volontiers. Elle lui permettait de parler aisément, ce qu'il ne faisait pas auparavant. « Quand George s'adressait à Ben, observe sa mère, il ressemblait à un personnage de Walt Disney. Sa petite voix aiguë était douce et aimante, c'était une voix spéciale juste pour Ben. J'ai vite compris que la présence de ce chat l'incitait à parler : il me disait où se trouvait Ben, ce qu'il faisait, s'il voulait boire ou manger... » Non seulement son usage de la parole se développa en passant par le « parler-chat », mais il parvint à s'adresser à d'autres qu'à son chat en l'utilisant, d'abord avec sa mère, puis avec quelques uns de ses proches : sa grand-mère maternelle et ses oncles, lesquels acceptèrent de lui répondre dans la même tonalité. Beaucoup d'éducateurs inspirés de méthodes classiques d'apprentissage auraient sans doute déconseillé d'entretenir ce comportement anormal. N'était-ce pas un caprice qui risquait de le mettre à l'écart des enfants de son âge ? Intuitivement, Julia Romp prit le sage parti non pas de dresser son enfant mais de s'appuyer sur ses inventions. « Bientôt, relate-t-elle, je me suis mise à répondre du même ton pour l'encourager. Je ne savais pas trop d'où venaient nos voix de chat ni ce qu'elles signifiaient, mais je voulais me mettre au diapason parce que j'avais depuis longtemps compris que je devais m'adapter à la façon de communiquer de George, quelle qu'elle soit »<sup>11</sup>. À l'encontre des méthodes à la mode de traitement de l'autisme qui cherchent à adapter l'enfant, Julia Romp fit l'expérience qu'elle obtenait plus aisément des résultats avec son fils en s'adaptant à lui. Elle constata vite que ce mode de traitement de la voix permettait à George de faire de grands

---

<sup>9</sup> Ibid., p. 120.

<sup>10</sup> Ibid., p. 112.

<sup>11</sup> Ibid., p. 114.

progrès dans ses capacités d'expression verbale. Dès lors elle n'hésita pas à l'adopter. « George et moi, écrit-elle, utilisons notre « parler-chat » à tout bout de champ et sans nous cacher. Ce langage nous permettait de communiquer joyeusement, de nous amuser, et de mieux nous comprendre en toutes circonstances, raison pour laquelle Maman, Boy, Nob ou Tor [ses oncles] nous entendaient parler ainsi chaque fois qu'ils passaient. Au lieu de se demander si je n'avais pas un peu perdu la boule, ils se mirent à nous imiter en voyant George si à l'aise. [...] Aucun de nous ne comprenait pourquoi ce parler-chat était si efficace, mais nous étions bien obligé de constater qu'il aidait George à dire des choses qu'il n'avait jamais exprimé jusque-là »<sup>12</sup>. Le parler-chat lui permit de mettre à l'abri sa propre voix, de sorte qu'il est rassurant et plaisant. « Ça m'excite », affirmait George. Ce mode d'expression ne lui donnait pas le sentiment angoissant de perdre quelque chose de lui-même quand il parlait<sup>13</sup>. Ce « parler-chat » permettait d'entrer en contact avec George parce qu'il « se mettait à poser des questions – et à écouter les réponses – ce qu'il n'avait pas fait jusqu'alors »<sup>14</sup>.

Ses « dialogues » avec le chat, auquel il prêtait ses propres pensées, constituaient souvent des moments de réflexion sur son comportement. « Tu es trop turbulent, disait-il à Ben. Et tu es en retard dans ta scolarité. Tu ne parles pas aux gens, tu ne les aimes pas, tu n'es pas sociable »<sup>15</sup>. Sa mère note pertinemment que les monologues avec le chat l'aidait à s'expliquer avec la vie et lui permettait d'exprimer et donc d'apaiser ses inquiétudes. Il était même possible de faire acquérir à George certaines règles sociales en passant par le truchement du chat. La mère de George se désolait qu'il n'ait pas acquis les règles de politesses qu'elle lui avait pourtant maintes fois expliquées, or elle découvrit qu'elle pouvait passer par Ben pour les lui apprendre.

« Ben n'aime pas ça, dit-elle un jour à George qui venait de roter pendant le repas.

Son visage ne trahit aucune réaction, relate-t-elle, et il resta silencieux quelques instants, avant de me demander :

- Tu es sûre ?

- Oui.

---

<sup>12</sup> Ibid., p. 160.

<sup>13</sup> Maleval J-C. L'autiste et sa voix. Seuil. Paris. 2009.

<sup>14</sup> Romp J. Mon ami Ben, o.c., p. 161.

<sup>15</sup> Ibid, p. 19.



- Pourquoi ?
- Parce qu'il estime que c'est impoli et Ben déteste les gens mal élevés.
- Vraiment ?
- Oui. Ben est un chat très poli. Il n'aime pas les rots.

George n'ajouta rien mais peu de temps après cette conversation, il prit l'habitude de quitter la pièce à grands pas pour aller chercher du papier de toilette chaque fois qu'il avait envie de roter. Il plaquait le papier devant sa bouche et l'on n'entendait qu'un bruit étouffé. [...] Après avoir admis que Ben était un chat très poli, il signifia à toute personne qui rotait accidentellement devant lui que ce n'était pas bien.

- Ben n'aime pas ça, disait-il très sérieusement. Il trouve cela très impoli. »<sup>16</sup>

L'importance du chat pour le traitement de l'enfant fut confirmée à l'occasion d'une disparition de celui-ci. George rechuta aussitôt dans son enfermement autistique : son « centre » fut atteint, son dynamisme libidinal ne fonctionna plus, la solitude redevint sa principale protection contre un monde extérieur inquiétant et pénible. Il ne voulait plus rien faire du tout. Il ne jouait plus. Il se perdit de nouveau en des stéréotypies : assis sur son lit avec sa collection d'objets brillants, les redispasant compulsivement à l'infini. Facteurs d'enfermement supplémentaires : il refusa de continuer à utiliser le « parler-chat », et éprouva le sentiment que plus personne ne l'aimait. « Il n'était plus que l'ombre de lui-même, commente sa mère, et j'avais la sensation déchirante que c'était à la vie elle-même que mon enfant était en train de renoncer »<sup>17</sup>. La perte de son double dynamisant, capteur de son énergie, le laissa désemparé, en proie à une véritable hémorragie libidinale. Cependant ils eurent la chance de retrouver le chat trois mois plus tard, aussitôt George sortit de son enfermement, redevint dynamique et put poursuivre ses progrès.

Julia Romp est une mère au foyer, qui a quitté l'école à 16 ans, elle ne cherche pas à tirer de conclusions de son expérience. Elle se contente de témoigner. Elle n'exprime guère d'opinions concernant la prise en charge des autistes. Elle confie n'avoir pas toujours été d'accord avec les « experts bardés de diplôme », notamment quand ils prescrivirent à son enfant un médicament dont les effets s'avèrent pire que le mal<sup>18</sup>, pour autant elle ne leur en tient pas rigueur. S'il y avait un enseignement à tirer de son ouvrage, il serait plutôt à chercher du côté

---

<sup>16</sup> Ibid., p. 163.

<sup>17</sup> Ibid., p. 310.

<sup>18</sup> Ibid., p. 93.

des intuitions auxquelles l'amour maternel peut donner accès<sup>19</sup>. C'est ce dernier qui lui a permis de parier sur le chat Ben et sur le « parler-chat ». Julia Romp n'a pas l'audace d'inciter à ce que des scientifiques se penchent de nouveau sur la médiation animale pour le traitement des autistes. Son expérience ne saurait suffire à lever la méfiance à l'égard de témoignages non reproductibles et non réduits à des données chiffrées. Temple Grandin peut affirmer que « les chercheurs devraient cesser de mépriser les témoignages »<sup>20</sup>, malgré son audience internationale, dans l'actuel contexte épistémologique de rejet de la clinique et des approches psychodynamiques, elle a peu de chances d'être entendue. Pour les spécialistes de l'autisme, l'ouvrage de Julia Romp, peu cité, reste une curiosité clinique. Son a-théorisme lui a permis de franchir la barrière des médias anglo-saxons, cependant nul n'a souligné qu'en matière de traitement de l'autisme il s'inscrit en rupture des méthodes éducatives, validées par l'étude chiffrée de cohortes, pour esquisser un retour à une approche psychodynamique fondée sur le savoir et les affinités propres de chaque enfant autiste.

Le témoignage de Julia Romp ne saurait aujourd'hui être pris en compte par les experts patentés de l'autisme : il n'entre pas dans les cadres rigides dans la science actuelle. Il ne s'agit pourtant pas d'une curiosité isolée : en peu de temps des témoignages similaires ont émergé : en 2013 Jayne Dillon publie « Le chat et l'enfant qui ne parlait pas »<sup>21</sup>, en 2014 c'est au tour de Louise Booth : « Grâce à l'amour d'un chat »<sup>22</sup>. Nul doute que d'autres surgiront. Combien en faudra-t-il pour que la communauté scientifique les prenne en compte ? En fait leur impureté méthodologique les condamne à rester des cas isolés qui se succèdent sans pouvoir faire sommation. Y en aurait-il cent que ce ne serait encore que cent fois la répétition d'une expérience non probante. Or les chats ne sont qu'une des incarnations possibles des affinités à partir desquelles les autistes peuvent s'ouvrir au monde de par leur propre initiative. Nombreux sont les parents qui en témoignent de manière diverse. Ce que les scientifiques ne peuvent prendre en compte, ce sont aujourd'hui des parents d'autistes qui essaient de le faire entendre à la faveur de récits qui se multiplient pour inciter à mettre au premier plan du traitement les affinités de leurs enfants.

### **Jake Barnett.**

---

<sup>19</sup> « Je me suis dit : la psy est une psy, moi je suis sa mère. Jusqu'à mon dernier souffle, j'allais montrer à George qu'il pouvait faire partie de ce monde et l'aider à y trouver sa place » [Romp J. Mon ami Ben, o.c., p. 95]

<sup>20</sup> Grandin T. Panek R. Dans le cerveau des autistes.[2013]. O. Jacob. 2014, p. 133.

<sup>21</sup> Dillon J. Le chat et l'enfant qui ne parlait pas [2013] City. 2014.

<sup>22</sup> Booth L. Grâce à l'amour d'un chat. City. 2014.

Le témoignage de Kristine Barnett concernant son fils Jake révèle une autre facette du retour empirique de l'approche psychodynamique dans le traitement de l'autisme. Publié un peu plus récemment que celui de Julia Romp, en 2013, il présente d'importantes similitudes avec ce dernier.

À trois ans, Jake, le fils de K. Barnett, enfermé dans un monde secret et silencieux, fut diagnostiqué autiste. Il utilisait comme objet autistique des cartes d'alphabet, aux couleurs vives, qu'il aimait plus que tout au monde. Il fallait les lui arracher des mains pour qu'il enfile son tee-shirt, il allait jusqu'à les garder avec lui dans son lit. Même quand il se rendait à l'école, sa mère ne cherchait pas à les lui enlever. Elle espérait qu'il apprendrait les lettres de l'alphabet par leur entremise. Or les spécialistes du traitement de l'autiste considèrent que de tels objets autistiques ne servent qu'à l'autostimulation de l'enfant et font obstacles à ses apprentissages. Lors d'une visite mensuelle, l'éducatrice spécialisée, mandatée par les autorités, en charge du programme pour développer les aptitudes des autistes à la vie quotidienne, tenta habilement de faire savoir à Kristine Barnett, non seulement sa désapprobation quant à cette attitude laxiste, mais aussi et surtout l'inutilité de chercher à faire apprendre à son fils les lettres de l'alphabet. « Ce qu'elle tentait de me faire comprendre, relate-t-elle, c'est qu'on n'aurait jamais besoin de lui apprendre l'alphabet parce qu'il ne saurait jamais lire »<sup>23</sup>. Un peu plus tard, l'éducatrice lui demanda, gentiment mais fermement, « de cesser d'envoyer Jake à l'école avec ses cartes d'alphabet »<sup>24</sup>. Kristine Barnett dut faire preuve d'un courage et d'une détermination hors du commun pour se décider à aller contre l'avis des spécialistes de l'autisme. « Pour un parent, écrit-elle, il est terrifiant de faire fi des conseils des professionnels, mais je savais au fond de mon cœur que si Jake restait dans un programme spécialisé, il s'enfoncerait [...] Je pris alors la décision la plus effrayante de toute ma vie. Cela signifiait aller à l'encontre de l'avis des spécialistes, et même de mon mari Michael. Ce jour-là, je me résolus à alimenter la passion de Jake. Peut-être essayait-il d'apprendre à lire, peut-être pas. Dans tous les cas, plutôt que de les lui retirer, je m'assurerais qu'il en ait autant qu'il voulait à sa disposition. »<sup>25</sup> Elle adopta le principe de s'appuyer sur ses affinités et le suivit résolument pendant plusieurs années - avec une réussite éclatante. Son fils apprit à lire seul et ses acquisitions s'avérèrent spectaculaires. Kristine Barnett s'orienta sur le fonctionnement

---

<sup>23</sup> Barnett K. L'étincelle. La victoire d'une mère contre l'autisme. Fleuve noir. Paris. 2013, p. 16.

<sup>24</sup> Ibid., p. 82.

<sup>25</sup> Ibid., p. 17.

spontané de Jake, elle respecta son besoin de se réfugier et de se comprimer dans un sac, elle ne fit pas obstacle à sa passion pour des fils de laine de différentes couleurs, avec lesquels il construisait des motifs qui envahissaient la cuisine familiale. Elle lui permit ainsi de donner libre cours à ce qui s'avéra être sa « passion première » : « le déplacement de la lumière dans l'espace »<sup>26</sup> Elle observa que la concentration de Jake s'améliorait et qu'il acceptait mieux les exercices quand on prenait en compte ses affinités. Elle découvrit ainsi que la cognition de l'autiste n'est pas indépendante de sa vie affective, de sorte que tempérer l'angoisse améliore les apprentissages. Elle constata que son approche « était à des années-lumière de la méthode classique. La plupart des éducateurs, relate-t-elle, avaient tendance à retirer un jouet préféré ou un puzzle de la table pour que l'enfant puisse se concentrer sur leurs objectifs de thérapie. Certains allaient jusqu'à les cacher. » Or elle avait assisté à d'innombrables séances pendant lesquelles son enfant était trop distrait par la privation d'un de ses objets autistiques pour faire le moindre progrès<sup>27</sup>. Elle prit un autre parti : celui de ne pas se concentrer sur ses faiblesses, comme le font les techniques d'apprentissage, mais d'exploiter ses passions.

Jake est certes un autiste d'exception : il obtint à 10 ans un résultat de 170 au test de Weschler. Or on parle déjà de « surdoué » au-delà de 125. Ses ahurissantes capacités de mémorisation, apparentées à celles de Tammet, ou à celles de Cherechevski<sup>28</sup>, le mnémoniste de Luria, ainsi que sa soif de savoir et ses aptitudes en mathématiques, lui ont permis de devenir le plus jeune chercheur en astrophysique au monde. Pourtant ses talents auraient pu s'éteindre en une institution pour enfants inadaptés si sa mère n'avait pas fait le pari de s'appuyer sur eux.

On ne manquera sans doute pas d'objecter que la méthode utilisée par Kristine Barnett ne vaudrait que pour un autiste surdoué. Pourtant des spécialistes supposaient que son enfant n'apprendrait jamais à lire : le devenir de l'autiste n'est ni prévisible ni indépendant de son environnement. « Il est troublant de constater, note Grandin, qu'il est presque impossible de prévoir si un petit autiste sera de haut niveau ou non. La sévérité des symptômes vers l'âge de deux ou trois ans est souvent sans rapport avec le pronostic »<sup>29</sup>. Elle-même dans sa petite enfance s'isolait, ne pouvait parler, paraissait parfois sourde, refusait le contact physique, faisait

---

<sup>26</sup> Ibid., p. 318.

<sup>27</sup> Ibid., p. 99.

<sup>28</sup> Luria A. Une prodigieuse mémoire [1968], in L'homme dont le monde volait en éclat. Seuil. Paris. 1995, p. 235.

<sup>29</sup> Grandin T. Penser en images. O. Jacob. Paris. 1997, p. 66.

de violentes colères, dessinait sur les murs, jouait avec ses excréments, etc.<sup>30</sup> Il est bien avéré que certains enfants présentant une forme sévère d'autisme sont devenus des autistes de haut niveau. À l'inverse tout laisse supposer que les capacités de certains ont été étouffées par la volonté d'éducation normative.

K. Barnett se montre plus ambitieuse que J. Romp quant aux conséquences de son témoignage : elle considère qu'il est possible d'en tirer certains enseignements généralisables. D'une part, elle n'hésite pas à tenir un discours critique à l'égard des méthodes d'apprentissage quand elles font obstacle à prendre appui sur les affinités du sujet. D'autre part, elle a l'intuition que des institutions devraient s'inspirer de son expérience : elle mit en œuvre ses idées avec un certain succès, dans sa garderie de Little Light, en accueillant d'autres enfants, autistes et non autistes, qui possédaient un intérêt spécifique. Qu'il faille « attiser l'étincelle naturelle d'un enfant » est ce que K. Barnett n'hésite pas à prôner. « Célébrer les passions de ses enfants, conclut-elle, plutôt que de les rediriger, surtout quand celles-ci ne correspondent pas tout à fait à la liste des éléments menant au succès, peut ressembler à un saut dans le vide. C'est en tout cas l'effet que cela m'a fait. Mais cette preuve de confiance est nécessaire si l'on veut que nos enfants apprennent à voler »<sup>31</sup>.

Son témoignage connaît un certain succès médiatique. Elle relate que des scientifiques s'y sont intéressés ; mais ce qui retient leur attention n'est pas ce qu'elle cherche à faire entendre. Ce sont les exceptionnelles capacités cognitives d'un génie des mathématiques que veut étudier une spécialiste « dans les fondements génétiques que partagent les prodiges et les autistes »<sup>32</sup>. Prendre en compte les critiques de Barnett concernant le traitement des autistes, son plaidoyer pour l'appui sur leurs affinités, et l'enseignement à en tirer, à savoir le retour à une approche psychodynamique, cela reste difficilement entendable pour la recherche scientifique, qui considère que l'éradication de la dimension psychique constitue un préalable à toute étude rigoureuse.

Julia Romp et Kristine Barnett restent modérées dans leur critique du traitement des autistes. La seconde tente bien de mettre en place un lieu de prise en charge d'enfants handicapés dans lequel leurs affinités sont valorisées ; néanmoins ces deux mères de famille ne

---

<sup>30</sup> Grandin T. *Ma vie d'autiste*. O. Jacob.. Paris. 1994, p. 36.

<sup>31</sup> Barnett K. *L'étincelle. La victoire d'une mère contre l'autisme*. Fleuve Noir. 2013, p. 332.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 308.

cherchent pas à conceptualiser leur expérience et n'ont guère l'ambition de se faire entendre par la communauté scientifique.

Le projet de Ron Suskind est tout autre. Il a fait avec son fils autiste le même constat que Julia Romp et Kristine Barnett, celui que résume cette dernière : « montrer à un enfant qu'on prend sa passion au sérieux, et qu'on veut la partager avec lui est le catalyseur le plus puissant au monde »<sup>33</sup>. Or Suskind est journaliste au New York Times, il a écrit plusieurs ouvrages, et il a obtenu le Prix Pulitzer en 1995. L'ouvrage qui relate la sortie de son fils du repliement autistique, « *Life, animated* »<sup>34</sup>, publié en 2014 en Californie, connaît une importante audience médiatique. Qui plus est, avec l'aide d'un thérapeute, Dan Griffin, Ron Suskind n'hésite pas à promouvoir un nouveau concept pour le traitement des autistes : la thérapie par affinités.

### **Owen Suskind.**

Son fils Owen s'était muré dans le silence après son troisième anniversaire. Un diagnostic d'autisme régressif fut posé. Sa principale activité consistait à regarder des films de Disney, d'abord avec son frère, puis dans la solitude. Il rembobinait et re-regardait certaines scènes. Il y avait beaucoup de rembobinages. Il semblait satisfait et absorbé. Fallait-il le laisser poursuivre ? Les parents demandèrent avis à des spécialistes qui rendirent un avis mesuré : « n'en abusez pas ».

En Novembre 1994, tandis qu'il regarde « *La petite sirène* » de Walt Disney, on l'entendit murmurer avec insistance des propos inintelligibles « jusavoua, jusavoua ». En constatant qu'il passait et repassait un même épisode du film, ses parents comprirent qu'il répétait ce que demandait Ursula, la méchante sorcière des mers, à la sirène Ariel, pour la transformer en être humain : « juste ta voix ». Un court instant, ils purent de nouveau entrer en contact avec leur enfant. Ils discernèrent que le sacrifice de la voix faisait écho au silence dans lequel Owen s'était enfermé depuis trois ans. On sait qu'une rétention de la voix se rencontre avec fréquence chez les autistes. Elle leur est souvent énigmatique et les conduit à s'interroger sur l'origine de la voix, voire sur les raisons de sa perte.

---

<sup>33</sup>, Ibid, , p. 110.

<sup>34</sup> Suskind R. *Life, Animated : A story of Sidekicks, Heroes and Autism*. Kingswell. California. 2014.

L'orthophoniste tempéra l'enthousiasme des Suskind en leur expliquant que l'écholalie était un phénomène courant chez de tels enfants. Cependant, quelques mois plus tard, à la fin de la fête du neuvième anniversaire de son frère, quand celui-ci se mit à pleurer, Owen commenta calmement : « Walter ne veut pas grandir, comme Mowgli ou Peter Pan ». Il n'avait jamais prononcé une phrase d'une telle complexité. « C'est comme si Owen venait de nous laisser pénétrer dans son monde, commente son père, juste un instant, le temps d'apercevoir une mystérieuse grille qui se développait en lui, une matrice sur laquelle il apposait des éléments qu'il voyait chaque jour et que nous n'apercevions même pas et qu'il la mettait ensuite en parallèle avec une autre : le monde de Disney ».<sup>35</sup>

À partir de ce constat, son père eut l'idée de mettre en place un habile stratagème consistant à parler à son enfant par l'entremise d'une marionnette représentant l'un de ses personnages préférés, Iago, le perroquet d'Aladin. Nullement surpris, d'emblée Owen répondit volontiers aux questions qui lui furent posées dans ces circonstances. « Qu'est-ce ça te fait d'être toi ? » demanda son père, imitant la voix prêtée au perroquet dans les films, « Je ne suis pas heureux, répondit Owen. Je n'ai pas d'amis. Je n'arrive pas à comprendre ce que les gens disent ». Par la suite les parents amplifièrent le procédé et parvinrent à entrer en contact avec leurs fils en prenant appui sur les dialogues des films de Disney. Ils constatèrent qu'Owen avait appris les mystérieux sons de l'anglais grâce aux mimiques outrancières des personnages de dessins animés, aux situations dans lesquelles ils se trouvaient et à la manière dont ils interagissaient.

Malgré quelques progrès à l'école pour enfants handicapés, la Lab School, après l'avoir accueilli cinq années, décida de se séparer de lui : son esprit s'échappait trop souvent dans l'univers parallèle des films, de sorte que suivre les cours lui demandait trop d'efforts. Son père tenta bien de faire valoir que les films étaient pour lui des outils utilisés pour comprendre le monde qui l'entourait, il fallut le changer d'établissement scolaire. À onze ans, il dut intégrer une école à Yvimount pour des enfants ayant de plus lourds handicaps.

Il se mit alors à développer discrètement, au sous-sol du domicile, une activité de dessins consistant à reproduire certaines de ses scènes favorites de films de Disney. Les expressions des visages étaient saisissantes et beaucoup exprimaient de la crainte. En feuilletant

---

<sup>35</sup> Suskind R. Reaching My Autistic Son Through Disney. The New York Times. 2014, March 7. (Traduction française par H. Le Penec : Comment j'ai retrouvé mon fils autiste grâce aux films de Disney).

le carnet de dessins, son père eut la surprise de découvrir des écrits maladroits, l'un annonçait « Je Suis le Protekteur des Faire-Valoir », l'autre « Aucun Faire-Valoir Ne Doit Etre Laissé De Côté ». En passant par l'entremise de personnages de Disney, ses parents cherchèrent à l'interroger afin d'éclairer la signification de ces assertions. « Qu'est-ce qu'un faire-valoir ? » lui demanda sa mère. « Un faire-valoir, répondit-il, aide le héros à accomplir son destin ». Par « faire-valoir », « sidekick » en anglais, il entend les personnages secondaires des films de Disney qui accompagnent et assistent le héros dans ses aventures. Owen précisa par la suite que lui-même était un « faire-valoir » et qu'aucun faire-valoir ne devait être laissé de côté. Ses parents n'eurent aucune peine à comprendre à quoi référaient ces propos. « Les faire-valoir, commente son père, sont apparus, dessin après dessin, au cours des mois difficiles qui ont suivi son exclusion de la Lab School. Sa réaction a été d'accepter ce rejet, d'accepter la douleur qui va avec, et de devenir le protecteur de tous les laissés pour compte ».

Quand il eut 13 ans, Owen rencontra un thérapeute, Dan Griffin, qui adhéra à la « thérapie centrée sur l'intérêt », ou thérapie par affinités, mise en œuvre par ses parents. Sa mère avait entrepris de lui faire l'école à domicile en utilisant les scénarios de Disney comme moyen de lui enseigner la lecture et les mathématiques. Griffin eut l'idée ingénieuse de susciter les apprentissages d'Owen en l'incitant à protéger et à conseiller un faire-valoir. Il s'appuya sur une indication d'Owen selon laquelle « Zazu avait beaucoup à apprendre » pour retenir ce personnage : le calao fier mais naïf chargé de protéger le jeune Simba dans *Le roi Lion*. Il proposa par contrat à Owen de pourvoir à l'éducation de son ami Zazu. Par ce biais, il s'avéra capable de prendre à son compte les indications qui lui avaient été données et de les restituer pour aider Zazu. Griffin, qu'Owen surnommait Rafiki, en référence au babouin plein de sagesse du *Roi Lion*, n'hésitait pas à utiliser parfois la voix de ce dernier pour se faire entendre. En s'appuyant ainsi sur les situations mises en scène par les films de Disney, Owen développa sa capacité à comprendre la dynamique des relations sociales.

Dans le même temps, ses acquisitions scolaires s'améliorèrent, de sorte qu'à 19 ans il sortit diplômé du lycée. Il était devenu en mesure d'expliquer comment il s'appuyait sur différents faire-valoir pour tenter de résoudre ses problèmes et pour calmer ses peurs. En les incarnant et en prenant leurs voix, il semblait réussir à accéder à des idées qui lui auraient été autrement inaccessibles.



A 20 ans Owen a intégré une Université dans laquelle il a mis en place un Club Disney dont il est le président. Il y a fait l'expérience d'une première relation amoureuse dans laquelle les comportements d'Aladin et de Jasmine lui furent d'un grand secours pour s'orienter. Il prit conscience que les faire-valoir n'existaient que dans son imagination et que les réponses qu'ils lui ont apportées étaient en lui. Il put formuler que, comme Quasimodo avec les gargouilles, « il avait besoin de leur insuffler la vie pour pouvoir se parler à lui-même. C'était la seule manière pour lui de découvrir qui il était ».

À partir du constat de l'évolution positive de son fils, Ron Suskind insiste sur l'importance de prendre au sérieux l'intérêt spécifique des autistes. Cela les aide à se sentir digne, affirme-t-il, et « les incite à vous en montrer plus, avec, pour le même prix, la feuille de route et les outils de navigation qui peuvent aider à guider leur développement, leur épanouissement ».

### **La thérapie par le bord.**

La Disney Therapy constitue-t-elle une avancée pour le traitement des autistes ? Est-elle foncièrement différente d'autres thérapies par affinités ? En première analyse, un grand nombre de ses caractéristiques appartiennent à la clinique ordinaire de l'autisme.

Les premières écholalies expressives d'Owen sont empruntées à un film dans lequel la perte de la voix d'une sirène fait écho à ses propres difficultés. L'apprentissage de la langue en passant initialement par des écholalies issues de dialogues de films ou d'émissions de télévision est assez fréquente. « Le développement de mon propre langage courant, confie Williams, qui fut écholalique jusqu'à 4 ans, a eu pour base essentielle la répétition de ce que j'entendais dans un disque de contes et dans les spots publicitaires à la télévision »<sup>36</sup>. Il lui fallut l'invention de ses deux compagnons imaginaires, Carol et Willie, pour passer des écholalies à des énonciations distanciées.

Le contournement de la rétention de la voix en s'étayant sur un personnage pour s'exprimer connaît de nombreux exemples. Williams constate que les autistes s'appuient

---

<sup>36</sup> Williams D. Si on me touche, je n'existe plus. [1992] Robert Laffont. Paris. 1992, p. 300.

souvent sur des « personnalités de substitution »<sup>37</sup>, ou sur des « masques »<sup>38</sup> pour fonctionner socialement sans s'impliquer subjectivement. Certains ont recours à des marionnettes ou à des objets pour supporter leur voix. Qu'un autiste tel que Owen ait dû passer par des personnages imaginaires pour étayer son énonciation ne saurait surprendre. Une adaptation imitative est fréquente : même en l'absence de ses compagnons imaginaires, Williams relate qu'il lui fallait, « faire appel à des voix, à des expressions faciales, et à des gestes mémorisés »<sup>39</sup>. Elle savait faire des choses, mais sans les ressentir, en s'appuyant uniquement sur des modèles.

S'il est une originalité de la Disney Therapy, elle réside dans le savoir inhérent à la passion d'Owen : les films de Disney se prêtent mieux que d'autres supports à l'apprentissage du langage et à celui de certaines relations sociales. Ron Suskind rapporte que Walt Disney avait expliqué aux animateurs qui travaillaient avec lui à ses débuts que les scènes devaient être si saisissantes et limpides qu'elles pourraient être comprises même en coupant le son. Il semble de surcroît qu'Owen ait appris à lire par le biais des génériques qui défilent lentement à la fin des films. Ses faire-valoirs ne furent pas seulement des « masques », ils étaient en avance sur lui : ils savaient comment se comporter en société. Les scénarios de Disney ont apporté à Owen de multiples connaissances.

Cependant il faudrait se garder de chercher à perfectionner la thérapie par affinités en considérant que son efficience réside dans la qualité de ses supports pédagogiques. Certes Owen a fait l'apprentissage de la lecture en solitaire grâce aux films de Disney ; mais d'autres autistes en ont fait de même avec des supports beaucoup moins adaptés. La mère de Barnett découvrit qu'à quatre ans son fils savait lire. Elle n'avait aucune idée de la façon dont il s'y était pris. Elle se demanda s'il fallait en accorder le mérite au CD-ROM du *Chat chapeauté*<sup>40</sup>. Or ce film de Bo Welch, sorti en 2003, nommé l'année suivante aux Razzie Awards dans la catégorie « pire film », et vainqueur dans la catégorie « pire ersatz de vrai film », ne possède probablement pas les qualités des productions Disney. Quant à Birger Sellin c'est en le laissant « feuilleter » des dizaines de livres qu'il apprit à lire vers l'âge de 5 ans sans que ses parents ne s'en aperçoivent avant ses 17 ans<sup>41</sup>. Sa mère signale que beaucoup d'autistes, à l'instar de son fils, acquièrent la maîtrise de la langue écrite « en passant ». Le seul point

<sup>37</sup> Williams D. Quelqu'un, quelque part. [1994]. J'ai Lu. 1996., p. 263.

<sup>38</sup> Ibid., p. 210

<sup>39</sup> Ibid., p. 221.

<sup>40</sup> Barnett K. L'étincelle, o.c., p. 91.

<sup>41</sup> Sellin B. La solitude du déserteur. [1993]. Robert Laffont. Paris. 1994, p. 56.

commun de leurs divers modes d'apprentissage réside dans l'intérêt exceptionnel développé par ces enfants pour des objets comportant des lettres.

La passion pour un chat, ou celle pour le déplacement de la lumière dans l'espace ne présentent pas exactement les mêmes caractéristiques que l'affinité pour les films de Disney : un savoir n'est pas directement inclus dans l'objet. Pourtant l'investissement exceptionnel de ces objets bien différents a été au principe de la thérapie et des progrès de George, de Jake et de Owen. Les affinités des autistes sont beaucoup plus que des supports pédagogiques. Un spécialiste, cité par Suskind, le constate quand il examine le parcours d'Owen. Le plus étonnant, note-t-il à juste titre, n'est pas la manière dont il s'est servi des films pour progresser scolairement, mais plutôt la manière dont il s'en est servi pour guider son développement émotionnel. Certains veulent en conclure qu'il suffirait d'améliorer la cognition des autistes pour structurer leur vie affective. Tout indique pourtant que dans leur fonctionnement la corrélation entre l'une et l'autre s'avère faible. Asperger considérait que beaucoup d'entre eux étaient des « automates de l'intelligence »<sup>42</sup>, discernant ainsi un développement séparé de l'intellect et des émotions, ce que confirment beaucoup d'autistes de haut niveau. Grandin n'hésite pas à comparer sa manière de penser à celle d'un ordinateur. « J'ai récemment assisté, rapporte-t-elle en 1995, à une conférence où une sociologue a affirmé que les êtres humains ne parlaient pas comme des ordinateurs. Le soir même, au moment du dîner, j'ai raconté à cette sociologue et à ses amis que mon mode de pensée ressemblait au fonctionnement d'un ordinateur et que je pouvais en expliquer le processus, étape par étape. J'ai été un peu troublée quand elle m'a répondu qu'elle était personnellement incapable de dire comment ses pensées et ses émotions se raccordaient. Quand elle pensait à quelque chose, les données objectives et les émotions formaient un tout. [...] Dans mon esprit, ils sont toujours séparés »<sup>43</sup>.

Dès leur plus jeune âge les autistes ont des passions : elles se localisent sur un bord dont la fonction majeure est de constituer une carapace protectrice contre un monde extérieur ressenti comme inquiétant et incompréhensible. Se protéger ainsi contre l'angoisse est une priorité incontournable, elle a pour conséquence de faire plus ou moins obstacle aux apprentissages intellectuels. Le bord est initialement construit à partir de la surface corporelle,

---

<sup>42</sup> Asperger H. Les psychopathes autistiques pendant l'enfance [1944]. Institut Synthelabo. Le Plessis Robinson. 1998, p. 86.

<sup>43</sup> Grandin T. Penser en images [1995] O. Jacob. Paris. 1997, p. 162.

et des sensations-formes qu'elle génère, il se complexifie ensuite en s'incarnant dans l'objet autistique, le double et l'intérêt spécifique. Le sujet possède sur eux une maîtrise qui le rassure et lui permet une ouverture aux autres à ses propres conditions. Les trois éléments qui composent le bord sont plus ou moins interdépendants. Pour Owen ils sont clairement intriqués : les films de Disney constituèrent très tôt un objet autistique, il trouva en eux des faire-valoirs qu'il considéra comme des doubles, et l'intense mémorisation des films permit à son intérêt spécifique de devenir une compétence sociale.

Il est possible de faire acquérir aux autistes un savoir intellectuel par des apprentissages contraints mais il reste peu subjectivé s'il n'a pas été traité par le bord. Williams souligne fortement que les méthodes éducatives peuvent modifier les comportements des autistes mais qu'une intégration du changement ne peut se faire sans mobilisation de la vie affective. « Des contextes donnés, écrit-elle, permettent d'arrondir les angles ou de produire des robots [...] Je ne crois pas qu'il soit possible d'enseigner à des autistes l'expérience de tout ce qu'ils peuvent réaliser. Vous ne pouvez pas leur faire ressentir des émotions pour leurs images, leurs « visages », leurs comédies et leurs répertoires comme s'il s'agissait d'une véritable expression personnelle. Le sentiment inspire l'action. L'inverse revient à analyser les sentiments qu'une personne pourrait ressentir pendant l'action. Vous pouvez trouver l'idée d'un sentiment ; il ne deviendra pas pour autant le vôtre. Une idée n'est jamais un sentiment, simplement le souvenir ou le répertoire mental mémorisé de son impression. On ne peut pas tout faire à l'envers. Comme des fichiers informatiques, on peut mentalement mémoriser des jeux d'émotions, les extraire et les interpréter. Le jeu n'en est pas pour autant lié à un sentiment réel et on ne comprend pas nécessairement l'émotion représentée, hormis le simple mécanisme du mode et parfois du moment de son imitation »<sup>44</sup>. Décomposer la vie affective en éléments cognitifs pour espérer agir sur elle, c'est, selon Williams, s'y prendre à l'envers. L'émotion ne s'enseigne pas, en revanche elle peut être mobilisée en passant par le bord : l'acquisition d'apprentissages subjectivés est à cette condition.

La vie affective et celle du désir ne connaissent qu'une loi, celle de la castration, elle ne s'assimile pas par l'intellect, mais elle est convoquée à l'occasion des pertes successives qui scandent l'existence. Pour l'autiste seule la complexification du bord, intensément investi, permet un traitement tempéré de la perte traumatique : chaque saut créatif de celui-ci emportant

---

<sup>44</sup> Williams D. Quelqu'un, quelque part. [1994] J'ai Lu. 1996, p. 289

la perte assumée d'un élément antérieur. Owen a aujourd'hui adopté la religion juive et ses rituels, il peut y mettre la même intensité que celle dont il fait preuve avec Disney. Il semble ainsi au travail de substituer au savoir de Disney celui de la Thora<sup>45</sup> ; nul doute que s'il parvient à assumer la perte des fables de son enfance, il gagnera en structuration de sa vie affective. Williams avait conscience qu'il lui fallait faire disparaître ses compagnons imaginaires pour progresser et elle y est parvenue. Temple Grandin s'est tardivement résolue à abandonner sa trappe à serrer. L'évolution de Joey est scandée par de multiples mutations de son bord incluant la perte du précédent. Celle de Barnett est caractérisée par une succession de passions : des ombres et lumières, en passant par les cartes d'alphabet, les fils de couleur, les aimants, les plans, les chiffres, jusqu'à ses exceptionnelles compétences pour l'astronomie et l'astrophysique.

Les affinités des autistes possèdent en commun de creuser un manque qui mobilise un appel à être comblé. Elles poussent régulièrement soit à la collection d'objets soit à l'accumulation de savoir. Le chat Ben n'était certes pas en mesure de délivrer un savoir mais, d'après sa mère, par l'entremise du « parler-chat » l'enfant « se mettait à poser des questions – et à écouter les réponses – ce qu'il n'avait pas fait jusqu'alors »<sup>46</sup> En outre, George pouvait assimiler certains règles sociales, qui auparavant n'avaient pas de sens, à la condition de passer par l'opinion supposée du chat<sup>47</sup>. Grâce à ce dernier une dynamique s'est mise en place, générant non seulement des apprentissages, mais tempérant sa vie affective, dans laquelle un sentiment amoureux pour sa mère put prendre place.

La plupart des autistes qui sont en mesure de relater une sortie subjectivée du repli autistique, et non pas seulement une adaptation sociale superficielle, témoignent d'un parcours qui passe par la complexification de leur bord, lieu de leurs affinités, produite par des mutations ou par des dérivations, allant parfois jusqu'à son effacement. Le nouage des apprentissages à la vie affective se produit pour l'autiste par un traitement du bord.

---

<sup>45</sup> Suskind affirme que son fils lui a beaucoup appris sur la vie. Il a adopté la religion juive et ses rituels. Il a fait impression à sa bar mitzvah avec un dvar Torah portant sur la recommandation de ne pas placer devant un aveugle une pierre pour le faire trébucher. Il a investi l'intensité dont il faisait preuve avec Disney dans sa bar mitzvah. « Il s'y est emparé avec ferveur des fables et des récits de la Bible des Hébreux », se souvient son père. [Ghert-Zand R. Disney movies animate Jewish writer's autistic son. The times of Israël. September 3, 2014.

<sup>46</sup> Romp J. Mon ami Ben, o.c., p. 161.

<sup>47</sup> Ibid., p. 163.

Il n'est pas nécessaire de disposer d'une théorie de l'autisme pour faire empiriquement le constat précédent : il suffit d'interroger les autistes de haut niveau sur la fonction des affinités. « Je pense, écrit Schovanec, que les intérêts spécifiques ne sont pas un ennemi, loin de là, et qu'une interdiction, une opposition frontale n'est pas une bonne solution [...] Ce ne sont pas que des lubies complètement arbitraires. Ils contribuent à l'élaboration de la personnalité, de ce que l'on est en tant qu'être humain. Au bout de quelques années, ils peuvent déboucher sur un métier. Si un jeune avec autisme se passionne pour l'informatique, il pourra peut-être devenir informaticien »<sup>48</sup>. Une autre autiste insiste : si un intérêt sert un objectif légitime, par exemple maîtriser une peur, ou mieux accepter sa différence, « il devrait être toléré, même s'il est étrange ou contraire au bon goût »<sup>49</sup>. On sait que Joey est devenu électricien à l'âge adulte, lui qui dans son enfance avait construit sur son bord une machine électrique en carton. La passion de Grandin pour sa trappe à serrer l'a conduite à devenir une spécialiste des enclos à bétail. À l'instar de Schovanec, cette dernière constate : « les adultes autistes de haut niveau qui sont capables de vivre de façon autonome et de garder un emploi stable font souvent un travail dans le même domaine que les obsessions de leur enfance. Un autiste obsédé dans son enfance par les chiffres fait aujourd'hui de la gestion fiscale [...] Les enfants autistes qui s'en sont sortis l'ont fait en prenant les obsessions de leur enfance et en les dirigeant vers des buts constructifs. Les meilleures réussites se voient chez ceux qui ont eu un ami dévoué qui les a aidés à diriger leurs fixations »<sup>50</sup>. Dès les premières observations de l'autisme, ce phénomène avait retenu l'attention d'Asperger : « c'est chez les autistes, écrivait-il en 1944, que nous avons constaté, beaucoup plus que chez les gens normaux, une prédestination à un métier, cela dès leur tendre jeunesse : que ce métier émerge de leur constitution comme un destin ». Il donne l'exemple d'un garçon, qu'il a suivi pendant trente ans, qui présentait un comportement très autistique, et qui, très tôt, voulait absolument faire des mathématiques « en complète opposition avec la volonté de ses éducateurs ». « Peu après le début de ses études à l'Université, il a constaté une erreur de calcul de Newton : il avait choisi l'astronomie théorique. Son professeur lui a conseillé de faire de cette découverte le sujet de sa thèse. Dès le départ, il savait qu'il ferait une carrière universitaire. Dans un laps de temps extrêmement court, il est devenu assistant dans un institut universitaire d'astronomie et a obtenu « l'habilitation » (titre de professeur des universités) »<sup>51</sup>. D'autres autistes suivis par Asperger

---

<sup>48</sup> Schovanec J. Je suis à l'Est !, o.c., p. 129.

<sup>49</sup> Myers J. M., citée par Attwood T. Le syndrome d'Asperger, o.c., p. 218.

<sup>50</sup> Grandin T. Ma vie d'autiste, o.c., p. 166 et p. 192..

<sup>51</sup> Asperger H. Les psychopathes autistiques pendant l'enfance, o.c., pp. 142-144.

sont devenus spécialiste en héraldique, techniciens, chimistes, fonctionnaires et musiciens. Il note que leur manière d'opérer une sélection restrictive dans leurs intérêts constitue un avantage par rapport à ceux qui possèdent plus de possibilités mais ne font pas le choix de se spécialiser.

Un bon connaisseur du syndrome d'Asperger, Tony Attwood, recommande « la plus grande prudence en ce qui concerne l'interdiction d'accéder à l'intérêt spécifique en guise de punition, car d'autres stratégies peuvent avoir plus de succès, et car l'intérêt spécifique devrait rester un aspect positif de la vie quotidienne. Empêcher que la personne ait accès à l'un des rares plaisirs de sa vie ne peut que se heurter à des résistances »<sup>52</sup> Les autistes de haut niveau sont unanimes à conforter son opinion. Attwood note encore qu'un intérêt spécifique pour la météorologie peut aboutir à un emploi de météorologue ; un intérêt pour les cartes, à un travail en tant que conducteur de taxi ou chauffeur de poids lourds ; un intérêt spécifique pour d'autres cultures et langues, à un travail de guide touristique ou de traducteur<sup>53</sup>, etc.

Une autiste de haut niveau, très critique à l'égard de la méthode ABA, Michelle Dawson prône pour la prise en charge de l'autisme un appui sur « le savoir implicite » et un respect « des points forts »<sup>54</sup>. Ces notions capitales, souligne E. Laurent, sont irréductibles « aux comportements explicites et mesurables de l'apprentissage », c'est pourquoi Dawson réclame « un accès éducatif au savoir qui respecte le sujet autiste et lui laisse développer lui-même ses compétences »<sup>55</sup>.

Les méthodes d'apprentissage prônées par la HAS ne sont pas utilisées en France avec la rigueur prônée par leurs fondateurs faute de moyens matériels permettant les encadrements et les formations requises. Quelle institution est en mesure de fournir un encadrement d'un éducateur pour un autiste 35 heures par semaine comme le voudrait la méthode ABA ? Combien de professionnels sont formés aux compétences nécessaires pour appliquer le programme de Denver ? Combien d'enseignants TEACCH plus inspirés par Freinet ou Montessori que par Schopler ? D'autre part, les critiques faites aux approches déshumanisées, méconnaissant les angoisses et la vie affective, ne manquent pas d'avoir un certain écho, même quand il reste lointain. Il en résulte que la pratique la plus fréquente dans

---

<sup>52</sup> Attwood T. Le syndrome d'Asperger, o.c., p. 227.

<sup>53</sup> Attwood T. Le syndrome d'Asperger, o.c., p. 227.

<sup>54</sup> Dawson M. The Misbehavior of Behaviourists. posté le 18 janvier 2004 sur son blog The autism crisis/No autistic allowed, cité et traduit par Laurent E. La bataille de l'autisme. Navarin/ Le champ freudien. 2012, p. 159.

<sup>55</sup> Laurent E. La bataille de l'autisme. Navarin/Le champ freudien. 2012, p. 159.

les institutions soucieuses de suivre les recommandations de la HAS est une pratique éclectique qui mixte des influences diverses. La nécessité de combattre les intérêts spécifiques, voire de ne les utiliser qu'en tant que renforçateurs, ne fait plus toujours consensus. Certains soignants prennent le parti de les valoriser, de sorte que l'éclectisme dominant permet parfois sur ce point un timide rapprochement avec des méthodes psychodynamiques.

Toutefois, malgré la quasi-unanimité des sujets autistes qui s'expriment, malgré les témoignages qui se multiplient, l'opinion majoritaire reste réticente à l'égard des méthodes mettant au premier plan du traitement un appui sur les intérêts spécifiques. Prendre au sérieux la thérapie par affinités reviendrait à rompre avec les préconisations actuelles qui privilégient les méthodes d'apprentissage. Seule une place d'adjuvant à ces dernières peut lui être reconnue sans difficultés. Qu'il s'agisse en fait du retour d'une approche psychodynamique et qu'elle suscite un regain d'intérêt pour l'étude d'états mentaux chargés d'affectivité crée un obstacle majeur à sa pleine acceptation. Les approches psychodynamiques restent aujourd'hui rejetée, car leur force probante repose sur des études de cas non évaluables, faute de groupe de contrôle comparatif, de sorte qu'elles seraient non scientifiques. Les monographies cliniques prônées par Jaspers et celles produites par Freud sont aujourd'hui l'objet de multiples critiques. « Les études de cas peuvent être trompeuses, notent les tenants de l'apprentissage pour tous, puisque chaque cas est différent, et le changement peut être dû au hasard »<sup>56</sup>. La pression sociale est si forte dans le monde anglo-saxon que la remarquable thérapie par affinités effectuée par Temple Grandin avec sa trappe à serrer est quelque peu déconsidérée par elle-même dans son dernier ouvrage. Elle peut certes encore prôner « d'exploiter les points forts » des autistes<sup>57</sup>, mais, sans discerner de contradiction, elle se conforme aux attentes actuelles, en vantant les mérites des approches comportementales, que sa mère aurait découverte toute seule<sup>58</sup>. Elle était plus pertinente quand elle dénonçait ceux qui voulaient lui retirer sa trappe à serrer – même si parmi eux se trouvèrent des psychanalystes.

Rapprochés les uns des autres, les parcours de George, de Jake et d'Owen, comme ceux de Grandin, de Williams ou de Dibs, et de bien d'autres, semblent constituer des séries convaincantes, or ils restent pour la recherche actuelle des curiosités exceptionnelles et

---

<sup>56</sup> Leaf R. McEachin J. Taubman M. L'approche comportementale de l'autisme. [2008]. Pearson Education France. 2010, p. 136.

<sup>57</sup> Grandin T. Le cerveau des autistes, o.c., p. 209.

<sup>58</sup> Ibid., p. 14.



non de véritables objets de science. Selon elle il n'y a pas de sommation chiffrée possible d'expériences à chaque fois uniques. En relaterait-on une centaine que cela resterait sans portée pour le discours de la science contemporaine de l'autisme : non reproductibles en laboratoire, non confrontées à des groupes de contrôle, ces expériences ne valent pas pour cent, mais pour la réitération d'unicité non cumulables. Par un diktat épistémologique elles sont réduites à des historiettes tout juste bonnes à retenir l'attention de psychanalystes. Pourtant Suskind, en raison de sa notoriété, est parvenu à intéresser quelques chercheurs de Yale, de Cambridge et du MIT ((Massachusetts Institute of Technology) à la thérapie par affinités. Il s'agit de spécialistes des neurosciences qui se déclarent prêts à la tester<sup>59</sup>. Ils envisagent de la prescrire en utilisant les spectacles et les films favoris d'enfants autistes comme structure d'enrichissement des interactions sociales et de comparer avec un groupe de contrôle pratiquant une thérapie par le jeu dirigée par les intérêts des enfants. C'est non seulement réduire la thérapie par affinités à un support pédagogique, mais la tester sur un groupe c'est déjà la perdre en ignorant sa spécificité. Elle implique un choix du sujet, qui ne se commande pas, et qui échappe à la volonté de l'enfant lui-même. Sa prescription ne garantit pas sa mise en œuvre.

Le bord qui est au principe de la défense majeure des autistes peut s'incarner en une grande diversité d'objets. Un animal s'y prête parfois aussi bien. Plusieurs relations ont été faites de sortie du repli autistique grâce à l'attachement passionné à un animal. En prenant connaissance de ces observations, il arrive que quelques chercheurs s'enflamment pour le procédé et lancent des études sur la thérapie des autistes « assistée par l'animal ». Ils se heurtent alors à des difficultés méthodologiques quant à l'évaluation : diversité des animaux adoptés, fiabilité précaire des groupes de contrôle, incertitude d'une juste répartition randomisée d'enfants de niveaux similaires, etc. Une revue systématique de la littérature scientifique consacrée à ce thème, faite en 2013, annonce déjà ce que seront les résultats des études sur la thérapie par affinités : encourageants mais devant appeler des recherches plus approfondies, et surtout plus rigoureuses<sup>60</sup>. Nul doute que les études « rigoureuses » postérieures constateront que la méthode obtient des résultats remarquables avec certains autistes, mais qu'ils sont décevants avec beaucoup d'autres. Au terme les conclusions ne peuvent être probantes : l'animal comme bord est une exception statistique, tandis que les affinités sont diverses et

---

<sup>59</sup> Carey B. Inside the Mind of a Child With Autism. Well. 2014, April 7.

<http://well.blogs.nytimes.com/category/family-2/>

<sup>60</sup> O'Haire M. E. Animal-Assisted Intervention for Autism Spectrum Disorder : A Systematic Literature Review. Journal of Developmental Disorders, 2013, 43, pp. 1606-1622.

changeantes, de sorte que prisent isolément ces méthodes ne sauraient parvenir à une validation rigoureuse. Les spécialistes viendront à s'en détourner, voire à les déconseiller. L'approche universalisante du discours de la science se fourvoie en cherchant à fonder des techniques thérapeutiques qui devraient valoir pour la majorité statistique. Elle ne cherche aujourd'hui qu'à valider « la musculation du cerveau »<sup>61</sup> en méconnaissant que la structuration du sujet est une affaire plus complexe. Quand les méthodes d'apprentissages ne prennent pas appui sur des affects positifs et sur des objets élus elles échouent à entrer en résonance avec le fonctionnement subjectif.

L'émergence de la thérapie par affinités se produit dans un contexte défavorable. Les résultats décevants des travaux qui ont pris appui sur les catégories désobjectivées des DSM conduisent aujourd'hui à une accentuation de la biologisation des recherches en psychiatrie. Le retour d'une approche psychodynamique pour l'abord des autistes reste encore très incertain. Il possède une chance de se développer en parvenant à s'intégrer au mouvement encore très minoritaire de la psychiatrie narrative. Cette dernière tente depuis peu de se faire entendre en s'étayant sur l'échec du modèle scientifique qui prévaut depuis 1980. Elle met l'accent sur la construction du sens, dans le cadre d'entretiens cliniques, sans rejeter aucun des modèles explicatifs de la psychiatrie. Elle recourt à ceux qui s'avèrent les plus appropriés pour permettre une modification de l'appréhension des problèmes du patient. Il s'agit de reconstruire son passé et ses troubles en lui ouvrant de nouvelles stratégies pour s'orienter dans l'existence<sup>62</sup>. Elle propose un cadre suffisamment large pour que la thérapie par affinités puisse apparemment s'y intégrer. En fait, cette approche renouvelle le modèle proposé par Jaspers en 1913 dans sa « Psychopathologie générale » fondé sur les relations de compréhension. Cependant la jouissance attachée aux passions ne cesse de déborder la compréhension et le chiffrage, de sorte que la thérapie par affinités comporte un noyau inassimilable par la psychiatrie narrative. Elle ouvre sur l'au-delà des « mirages inconsistants »<sup>63</sup> de la relation de compréhension, c'est-à-dire sur « ce qui cloche » quand elles rencontrent leurs limites, sur un domaine obscur où seule la psychanalyse apporte quelques lumières. Effectuer ce rapprochement ne saurait faciliter la

---

<sup>61</sup> Une étude menée par Eleanor Maguire, une neuroscientifique britannique, sur l'IRM de l'hippocampe de seize chauffeurs de taxis londoniens, l'a conduit à conclure que « le cerveau se comporte comme un muscle » puisque « l'utilisation des régions du cerveau fait augmenter leur taille ». [Citée par Grandin T. Le cerveau des autistes, o.c., p. 200]

<sup>62</sup> Lewis B. The Art of médecine. Taking a Narrative Turn in Psychiatry. The Lancet. 2014, Vol 383, issue 9911, pp. 22-23.

<sup>63</sup> Lacan J. Les psychoses. Le Séminaire III. Seuil. Paris. 1981, p. 15.

diffusion sociale de la thérapie par affinités, en revanche il pourrait lui procurer une meilleure intelligence de ce qui opère en elle.